

Légion d'Honneur d'André Orléan

- 4 octobre 2017-

Florence Jany-Catrice

Monsieur le président de l'EHESS, mesdames, messieurs, chères et chers collègues, chers amis, très cher André,

C'est un véritable plaisir pour moi de pouvoir témoigner de ce qui te vaut ces « honneurs de la nation » comme on dit.

Comme la légitimité des propos dépend de ceux qui les émettent, permets-moi, cher André, d'emprunter un long passage de Bernard Maris, dont nous sommes nombreux à admettre la force et le pouvoir symbolique du discours : « j'ai eu l'intuition, écrit-il dans le chapitre 11 de l'ouvrage collectif *Comment je suis devenu économiste*, et auquel tu as contribué, que c'est dans l'économie que je trouverai les réponses aux questions que je me posais. Il m'a fallu cependant, ajoute-t-il, attendre de découvrir l'École des conventions (Orléan, Favereau, Dupuy) dans les années 90, puis de lire Freud, paradoxalement, pour être véritablement heureux en économie. S'il n'y avait pas eu l'École des conventions et, plus généralement, l'existence d'un courant institutionnaliste (Boyer, Chavance, Delorme...), je crois que j'aurais finalement arrêté mes recherches en économie ».

Ton rayonnement, André, pour une certaine conception de l'économie a été décisif. Et pas seulement pour Bernard Maris. Je voudrais dire dans ce qui suit comment tu as acquis cette place centrale pour une large communauté de chercheurs.

J'ai fait ta connaissance, en ce qu'on peut dire qu'on « connaît » bien quelqu'un, au CNU que nous avons rejoint en même temps en janvier 2016. C'est donc assez récemment. Nous y avons fait communément l'expérience du comptage bibliométrique quasi-mécanique, de l'argument *ad hoc* ; nous y avons aménagé, toi, Bernardette Madeuf et moi, un éphémère espace de survie, isolés que nous étions dans les amphis de ces comités. Même si le CNU n'épuise pas les contradictions de notre discipline, nous y avons pris pleine conscience, humaine, de la nécessité que revêtent les combats de l'AFEP pour le pluralisme, menés, alors, depuis 7 ans déjà.

Mais comment, toi directeur de recherche CNRS, au rayonnement international incontestable, spécialiste des théories monétaires et financières, et des crises éponymes, membre pendant plus de dix ans de la Commission des opérations de bourse, mais aussi prix Ricœur en 2011, en es-tu arrivé à te frotter, et surtout dans ces conditions, aux bancs de la section 05 du CNU ?

Permets-moi de revenir sur ton long parcours qui fournira quelques linéaments de réponse.

Tu es né d'une famille œcuménique. Juive, arrivée de Pologne en 1905, par la branche paternelle; catholique, arrivée de Lorraine à Paris en 1870 par choix de la France, par la branche maternelle. Tu as pleine autonomie pour t'engouffrer passionnément dans tes centres d'intérêt. Tu dis d'ailleurs de tes parents : « *ils avaient leur monde, et nous, les enfants* –vous

êtes une fratrie de 4 -, *il fallait qu'on remplisse le nôtre¹* ». Peu de contraintes donc, une vie très parisienne (avenue de la République, lycée Voltaire), une grosse dose d'autonomie, une liberté intellectuelle épanouissante... Et tu remplis richement ton monde : à l'adolescence, ton cœur balance entre mathématique et cinéma : entre l'algèbre linéaire avec son lot de formes abstraites multilinéaires alternées, dont tu comprendras en pleine nuit, réveillant ta sœur pour le lui expliquer, que ce sont en fait les déterminants, d'une part ... et Ingmar Bergman et *Les Fraises sauvages* d'autre part... De ce premier conflit disciplinaire, c'est l'algèbre linéaire qui sort vainqueur...

Alors qu'après mai 68, année du bac, une prépa math sup te tend classiquement les bras à Charlemagne, tu la quittes après ta 3/2 parce que le prof de math n'est sans doute pas à la hauteur charismatique de ton insatiable besoin d'apprendre et de comprendre.

Tu mets pourtant à ton palmarès des succès, l'ENS St Cloud et l'Ecole Polytechnique, par des concours que tu passes, peu banalement, en candidat libre... avec une forte intensité de travail et d'autocontrôle, l'amitié avec Henri Berestycki, aujourd'hui doyen de la recherche de la ComUE Paris Sciences et Lettres (PSL), faisant le reste.

Tu prends, durant les années d'X, assez vite tes distances avec les mathématiques pures, par ennui sans doute. François Chatelet te passionne un peu plus que les autres professeurs, notamment par ses séminaires de philosophie et ses exposés sur *La Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (de Marx). Fort heureusement, la période sociale et intellectuelle des années 70, tes amitiés de combat sont propices à te lancer dans les vifs débats politiques et économiques de l'époque, compensant ton manque de passion pour les cours d'économie de Lionel Stoléro.

Tu choisis l'Ensaie en 73, comme école d'application d'X, par conviction et nécessité, après avoir été tenté un temps par la biologie. Cette période est l'occasion d'une multiplicité de compagnonnages intellectuels; tu commences à vraiment y travailler le marxisme. De manière collective, méthodique, scientifique. *Le Capital* chapitre par chapitre...

Vous vous livrez à des débats autour de la *Nouvelle Critique* (cette revue des intellectuels du Parti communiste). Tu lis le *Matérialisme et empirio-criticisme* de Lénine. Parallèlement à ce bouillonnement politico-intellectuel, où vous dévorez aussi toute la collection « Intervention en économie politique » chez Maspéro, Edmond Malinvaud est en charge de tes cours de macro-micro. Tu en profites pour peaufiner ta passion pour le cinéma et tu défends, dans une note écrite, ta position en faveur du film d'Andrzej Zulawski « L'important c'est d'aimer ».

A ton entrée à l'Insee en 76, tu y découvres un univers compétent, riche, éclectique, pluraliste, qui a une conception non pas d'une économie pure, mais qui interroge la statistique dans ses rôles de médiation, de représentation, de pouvoir symbolique. L'ambiance y est, à cette époque, « réflexive ».

Tu es d'abord affecté à la division « Service des Programmes » (76-79), organiquement lié au Plan. Le modèle Fifi est dépassé ; on utilise désormais le modèle DMS. Christian Sautter a une ambition intellectuelle certaine pour penser la macroéconomie ; Jean-Michel Charpin y contribue ; Pierre-Alain Muet y est en charge de l'investissement, et toi, du commerce extérieur et des « grandes entreprises nationales ».

¹ Les citations en italiques sont issues d'un entretien personnel avec André Orléan.

Mais le tournant de 76 s'incarne par ta rencontre absolument décisive avec Michel Aglietta. Michel Aglietta vient de quitter l'Insee pour l'Université d'Amiens, mais continue ses coopérations étroites avec l'institution. Il acquiert pour toi rapidement la figure du « Maître », c'est-à-dire (selon mon vieux Larousse papier) « qui possède à un degré éminent un talent, un savoir et qui est susceptible de faire école, d'être pris pour modèle ».

Les chapitres fondateurs de la Régulation de Michel Aglietta, issus de sa thèse de 1974, sont portés par un séminaire « Quatre économie dominantes » qui se forme entre 1976 et 1980 et qui a pour ambition de prolonger *Régulation et crise du capitalisme*. Tu y fais notamment la connaissance de Robert Boyer et de Jacques Mazier etc.

Ce groupe de travail, absolument régulationniste dans ses tonalités, t'affecte l'analyse économique de l'Allemagne « *parce que, expliques-tu, il n'y a personne qui travaille sur l'Allemagne* ». Tu explores les dynamiques de la régulation, et tu approfondis ses concepts aidés par la proximité avec Michel, que tu qualifies d' « *esprit extraordinaire* » ... Vous y développez, tu y développes, une critique de l'économie politique à partir des questions monétaires. Cette question était largement en friche à l'époque, car peu traitée dans le marxisme, sauf chez Suzanne de Brunhoff. C'est là que tu élabores -entre autres éléments théoriques- l'idée de centralisation/fractionnement, appliquée d'abord au cas de l'Allemagne.

Tu t'hétérodoxises à la faveur de cette immersion bouillonnante dans ce séminaire, mais aussi dans celui de Louvain, que vous constituez avec Michel de Vroey, Philippe de Villé, Michel Aglietta, Jean Cartelier, Jan Kregel, Olivier Favereau. La période est propice à une ébullition intellectuelle forte, à la possibilité créatrice de réarrangement des concepts. Tu travailles intensément. Et tu soutiens dans la foulée une thèse à Paris 1, en mars 1980, équipé d'un jury composé de Michel Aglietta et de Jean Bouvier². Cette thèse préfigurera l'ouvrage *La Violence de la monnaie*, écrit que tu juges plus représentatif de tes idées.

En rejoignant l'Unité de recherche de l'Insee (ancêtre du Crest) au début des années 80, alors dirigée par Robert Salais, tu y fais des rencontres durables : celles de Bénédicte Reynaud et de François Eymard-Duvernay, mais aussi de Laurent Thévenot et d'Alain Desrosières. Le mouvement conventionnaliste est en gestation. Tu en es.

Dans *La Violence de la monnaie*, publié en 1982, la monnaie est, à rebours des représentations dominantes en économie, envisagée comme institution fondatrice qui donne forme aux échanges et sert de médiation sociale entre les individus, dites-vous avec Michel Aglietta. Cette perspective audacieuse en économie (bien que Mauss, Simiand ou Simmel aient quelque avance) emprunte à la Régulation mais l'enrichit d'une théorie monétaire, qui vous permet de conceptualiser le pouvoir monétaire dans un monde de monnaie marchandise, à partir d'une perspective Girardienne, qui est à l'époque une source d'inspiration pour toi, « *un de [tes] enthousiasmes de jeunesse* » comme tu me le dis. Vous mettez au cœur des dynamiques les mouvements d'opinion, et plus généralement la capacité de la monnaie « à faire unanimité » en recueillant « l'assentiment généralisé du groupe social » (Orléan, 2005, p.7). Tu y développes l'idée que les crises monétaires sont des crises d'indifférenciation, où

² *L'histoire monétaire allemande de 1848 à 1923 : Un essai d'analyse théorique.*

tous les acteurs « *deviennent des doubles* ». Dans ce cadre, les acteurs sont d'ailleurs dotés d'affects et de capacités passionnelles collectives, tout cela absolument à rebours de l'individualisme méthodologique qui a déjà largement imprégné les cadres théoriques et interprétatifs en économie.

Ce que tu vis comme l'exigence et la rigueur de métronome de Michel Aglietta, qui est « *trop à l'heure* » juges-tu, renvoie en creux, c'est une hypothèse, aux libertés que tu prends parfois vis-à-vis des échéances... C'est aussi que l'écriture de l'ouvrage te met, me dis-tu, « *sur un petit nuage* », et tu vis pleinement le bon accueil qui est réservé à ce travail séminal décisif. Au moment de l'écriture de ce travail, en 1981 donc, tu es aussi très pro-programme commun. Jacques Attali fait le reste, préfaçant généreusement l'ouvrage, et vous invitant Michel et toi à l'Elysée.

En 1986, du programme commun, et des grands enthousiasmes d'Attali à l'égard de vos perspectives théoriques, il ne reste plus grand chose. Les institutions et ceux qui les conseillent se transforment. Tu es de plus en plus en disharmonie avec les productions de l'Insee, qui ne s'intéresse pas aux questions monétaires, d'ailleurs reléguées à la Banque de France, et qui se désintéresse des théories hétérodoxes. Tu as une discussion improbable avec Edmond Malinvaud, directeur général de l'Insee, qui dit ne rien pouvoir pour toi.

A la faveur d'un hiver 86/87, froid et rigoureux, équipé d'un traitement de texte que tu apprivoises grâce à ta sœur, tu peaufines un dossier de candidature au CNRS, et tu es, à 36 ans, propulsé directeur de recherches. Tu es détaché au CREA, « berceau français des sciences cognitives », et qui approfondit aussi, aime à rappeler ses fondateurs, les questions de « philosophie sociale, économique, morale et politique³ ». Tu y arrives « *assoiffé de relations intellectuelles* » et ta rencontre avec Jean-Pierre Dupuy qui en assure la direction scientifique et dont l'aura est incontestable, te comble : « *C'était génial !* » t'exclames-tu. Intense période de « chaudron intellectuel » écriras-tu plus tard (1994, rééd 2004). Tu t'immerges, comme le fera aussi ultérieurement Bénédicte Reynaud, dans un monde de recherche sur les systèmes complexes, rigoureux, précis, et interdisciplinaire : tu te confrontes donc aux sciences de la complexité, à la philosophie, à la mathématique, à la biologie (Henri Atlan), à la physique (Jean Petitot), à l'anthropologie (Lucien Scubla), à la sociologie... Bourdieu y est parfois invité...

Outre que tu prends un temps la direction adjointe du laboratoire, c'est un moment propice à l'approfondissement de deux perspectives.

D'abord l'économie financière. Keynes occupe une place plus centrale dans tes réflexions à la faveur de la question d'autoréférence, ce processus dans lequel chacun cherche à se situer par rapport à l'opinion majoritaire, que tu combines à celle d'auto-transcendance, au cœur des réflexions de Jean-Pierre Dupuy. Tu approfondis l'idée que le but de la finance, je te cite, « est de transformer un ensemble d'opinions hétérogènes en une valeur de référence admise par tous » (Orléan 2004 p. 39) et que « la liquidité financière, je te cite encore, s'analyse comme une transgression de l'économie réelle ». Les processus autoréférentiels et mimétiques font le reste : les anticipations ne sont nullement dictées par l'économie réelle, mais par les anticipations des autres intervenants sur le marché financier (*op cit.* p. 40). Tous ces travaux énoncent, au fond, les conditions structurelles de possibilité de crises financières majeures.

³ Voir Jean-Pierre Dupuy, 2013, « Je n'ai eu qu'un guide dans ma vie intellectuelle : ne pas m'ennuyer » *Hermès, la Revue*.

Ensuite les questions épistémologiques favorisées par l'immersion dans ce « centre de recherche en épistémologie appliquée » (CREA). Tu objectives ton goût pour la pluridisciplinarité, puis pour la transdisciplinarité, puis pour la science sociale unifiée que tu baptises « unidisciplinarité ».

Cette posture prend à cette époque des allures d'évidence : tu vis pleinement le fait que le travail avec les psychanalystes, les psychologues, les sociologues, les anthropologues, les historiens, les philosophes, « *devrait être l'environnement naturel de l'économiste* ». Ton expérience personnelle de l'histoire ou de l'anthropologie te fait dire qu'il ne peut pas y avoir une épistémologie séparée de l'économie : il y a une science sociale, qui, dans ses concepts, est homogène. Le fait économique est un fait social qu'il s'agit de penser à travers les outils généraux de la science sociale. C'est dans ce milieu du CREA, ouvert, authentiquement pluridisciplinaire, que naît cette vraie conscientisation des vertus de ce brassage, conscientisation épistémique et pratique, qui ne te quittera plus.

Le CREA et Dupuy... Keynes... un séminaire sur le travail dans les années 80... la pluridisciplinarité... : les conditions de possibilité pour t'ouvrir, en contribuant à son élaboration, à l'économie des conventions sont réunies. Elles sont source à la fois d'enrichissement théorique vis-à-vis de la théorie de la Régulation et source de tension : en te frayant un chemin dans les conventions, il s'agit moins d'appréhender et de comprendre les mécanismes institutionnels dans leur conception historique, à partir des conflits de classe, mais plutôt à partir de structures abstraites : tu abordes frontalement la question des croyances collectives, celle de la coordination, en bref ces thèmes qui cimentent les éléments de l'école des conventions. Ces tensions cognitives régulation/convention opèrent d'ailleurs chez toi comme un véritable *stimulus* intellectuel. Et en 1989 il n'est pas étonnant que tu sois de l'étape fondatrice de l'économie des conventions, lors de la parution du numéro de la *Revue économique*. On y retrouve tes compagnons de route intellectuelle: Jean-Pierre Dupuy mais aussi François Eymard-Duvernay, Olivier Favereau, Robert Salais et Laurent Thévenot⁴.

De ces croisements d'écoles, tu deviens « *régulationniste de la main gauche* », dis-tu, parce que tu t'intéresses moins aux logiques macroéconomiques, qu'aux institutions et aux processus de légitimité... Mais tu n'as de cesse de plaider pour que ces deux programmes ne soient pas en compétition : si l'un « *s'intéresse à la macro, qui prend les institutions comme des données* », tandis que l'autre « *s'intéresse aux agencements légitimant les dynamiques* », il est impératif pour toi que les deux soient envisagés dans leurs complémentarités.

Le prestigieux colloque d'économie des conventions que tu orchestres à l'Ecole Polytechnique en 1991 te permet d'approfondir superbement ce plaidoyer unificateur ; tu y rassembles : Aglietta, Aoki, Aumann, Boyer, Chiappori, Eymard-Duvernay, Favereau, Granovetter, Livet, Midler, Salais, Thévenot... L'introduction dont tu soignes le propos, et qui confère toute sa place aux institutions, avec une attention particulière à l'action et la coordination, trouve son auditoire, et a un large écho. D'autres colloques précéderont ou suivront, notamment à Cerisy qui est un lieu où tu te sens si bien. Le séminaire de 1993 de l'EHESS, « *Légitimité de la monnaie* », rend absolument précieuses les coopérations avec les anthropologues et les historiens et conduit à la publication de *La Monnaie souveraine*, cinq ans plus tard. Tu écris même que « le dialogue entre l'économie et les sciences historiques

⁴ 1989, "Économie des conventions", *Revue économique*, vol 40, n°2.

s'impose comme une nécessité absolue » (2005, p.8). Cette période coïncide avec ta participation au comité de direction des *Annales*, dont il n'est pas nécessaire de rappeler ici le lien à Braudel. Tu y es invité par Bernard Lepetit qui décide à cette période d'ouvrir la revue à l'économie, et tu t'y investis avec grand intérêt. C'est à cette même période que Jean-Yves Grenier (historien), Laurent Thévenot (sociologue) et Jocelyne Dakhli (anthropologue) rejoignent la revue. Aux *Annales*, s'y déploie un véritable modèle intellectuel d'articulation des sciences humaines et sociales. Ton engagement dans ce collectif t'est précieux, en témoigne ta fidélité à ses côtés pendant plus de 15 ans.

L'idée de faire profiter ces recherches intenses, passionnantes et créatives, à des étudiants, mais aussi d'assurer la reproduction de cette richesse de pensées hétérodoxes, te conduit à la création du DEA d'économie des institutions à Nanterre (1991), dont vous êtes, avec Olivier Favereau et Robert Boyer et vos institutions respectives : Paris-X-Nanterre, EHESS, et l'Ecole Polytechnique⁵ les bâtisseurs. Ce projet vous plonge dans une certaine effervescence, un enthousiasme non feint, une véritable excitation de pionniers. Vous faites même des envieux puisque chronologiquement, vous êtes le premier DEA d'économie de Polytechnique. Cela te conduira aussi à encadrer régulièrement des travaux de doctorat nombreux, ce que tu continues à faire jusqu'à aujourd'hui.

Ton arrivée au Cepremap en 1999, qui coïncide peu ou prou avec le départ du CREA de Jean-Pierre Dupuy, est une période où tu renforces tes liens avec d'autres économistes « hérétiques », s'ils me permettent ce qualificatif d'emprunt, en particulier Bruno Théret et Frédéric Lordon. Vous y suggérez, à la faveur de rencontres régulières, une refondation conceptuelle des conventions et de la Régulation...

Et en 2002 tu publies, avec Michel Aglietta, *Monnaie entre violence et confiance*. Ton inscription au Cepremap et ton approfondissement de la Régulation, te conduisent à travailler de manière plus étroite avec Robert Boyer qui joue, comme Michel Aglietta et Jean-Pierre Dupuy, un rôle absolument crucial dans ton cheminement : c'est l'occasion pour toi d'approfondir des travaux sur les combinaisons entre rapports salariaux et régimes de concurrence, mais aussi sur conventions et relations salariales.

La perspective des jeux évolutionnistes, que tu explores parallèlement à ce moment-là t'apparaîtra, rétrospectivement, (et peut-être un peu sévèrement) d'un intérêt inversement proportionnel au *ranking* bibliométrique de ses publications.

Puis, le contexte institutionnel se transforme. Vite. Tu te retrouves sur le campus de Jourdan quand l'équipe du Cepremap dirigée par Robert Boyer s'associe à d'autres laboratoires pour devenir Paris Jourdan Sciences Economiques. Fort heureusement tu es encore entouré de Robert Boyer, de Bénédicte Reynaud et de quelques autres. Malgré des relations cordiales à PjSE, la marginalisation intellectuelle est criante. Tu présentes ta candidature à l'EHESS et tu y entres en 2005, avec honneur et soulagement, comme « cumulant ». Tu y retrouves un havre plus serein, un espace plus propice au développement de ton identité « d'homme des sciences sociales », et tu y animes depuis un séminaire « Croyances et représentations collectives en économie », l'intitulé de ta direction d'études.

⁵ où tu étais à l'époque Maître de Conférences dans le département H2S : humanités et sciences sociales.

Jusque la fin des années 2000, tu maintiens une nette distance avec le pouvoir et la politique, considérant que tes travaux et recherches « *ne renvoient pas immédiatement à un programme de politique économique* », dis-tu ; hésitant à ce qu'on décèle un quelconque caractère « *partisan* » dans tes travaux. Ton rapport aux hommes politiques « *n'a jamais été un projet* ». Tu y décèles trop « *de compromission, pour peu de finalités* »...

A la faveur d'une crise économique et financière, une de plus, celle de trop, expression éclatante d'une crise de la science économique et du caractère mortifère des vieilles recettes, notamment les politiques économiques déflationnistes servies ici encore, tu es, avec un collectif emmené par Thomas Coutrot, « stupéfait ». Le succès d'un premier *Manifeste* coécrit par Philippe Askenazy, Thomas Coutrot, Henry Sterdyniak et toi aux Liens qui libèrent (LLL) transforme cette « stupéfaction » en « atterrement », puis en « Association des atterrés » début 2011, à la faveur d'une première rencontre d'un collectif à Paris-Descartes.

Un peu avant, dès juin 2009, Nicolas Postel et Richard Sobel (un binôme qui marquera structurellement la décennie 2010, pas seulement à Lille) te proposent, au nom d'un autre collectif naissant de présider la future Association française d'économie politique, en te rassurant sur la signification homonymique de l'acronyme « AFEP »... Ce collectif (dans lequel on retrouve originairement Olivier Favereau, Bernard Chavance, Christian Dutertre, Edwin Le Héron, Agnès Labrousse, Thomas Lamarche, Dany Lang, Claire Pignol, Nicolas Postel, Sabine Montagne, Richard Sobel, Bruno Tinel, Fabrice Tricou, et moi-même), insiste sur l'œcuménisme de son projet qui vise au retour du pluralisme dans la pensée économique. Il considère absolument évident, au vu de ton parcours, au vu de ton aura, au vu de ton épaisseur intellectuelle, que tu les représentes. Sans savoir exactement à quoi t'attendre, tu te sens, de ton côté, en « *parfaite harmonie* » avec ce qui y est défendu et tu y perçois aussi la possibilité pour toi de te « *désenclaver* ». L'action qui couple « *un combat et une dimension intellectuelle forte* » te stimule.

Le succès incontestable de la première assemblée générale de l'afep en décembre 2009 dans une salle comble, la salle 310 de la Maison des sciences économiques de Paris (MSE), lève définitivement le doute sur cet enthousiaste adéquatisme qui aurait pu être suspect.

La diversité des batailles de cet acteur collectif qu'est l'afep, véritablement ancrées dans les problématiques contemporaines, pique ton intérêt ; bien-sûr l'analyse du fonctionnement des institutions académiques de l'enseignement et de la recherche, l'identification des principaux mécanismes qui assèchent la pensée pluraliste et la lutte pour les dépasser; mais aussi la question épistémologique fondamentale de la place de la « science économique » comme discipline dans la connaissance ; la question des revues et la possible commensurabilité de la qualité ; le *benchmarking* ; les programmes de l'enseignement du secondaire ; au fond, pour parler le langage conventionnaliste, tous ces espaces de « pouvoir de valorisation » mais aussi de « dévalorisation »⁶...

Tu vis ces années comme « *un grand moment* ». Et nous sommes portés par ta remarquable Présidence. Malgré l'adversité.

⁶ Voir l'hommage d'Olivier Favereau à François-Eymard Duvernay, 2017, *Revue Française de socio-économie*.

L'ultra-violence de la contre-offensive au projet de nouvelle section CNU « Economie & Société » entre décembre 2014 et janvier 2015 mobilise une multitude d'intérêts : ceux du récent prix de la Banque de Suède, ceux du président du CNU, ceux de la plupart des présidents d'université, puis, plus tard, ceux des auteurs du pamphlet – et du véritable programme politique qui l'accompagne : *Le négationnisme économique. Et comment s'en débarrasser*. Ce moment, très marquant de notre histoire commune, te remet en mémoire cette règle sociologique selon laquelle « *les possédants sont beaucoup plus violents que ceux qui n'ont rien, parce qu'ils savent très exactement la valeur de ce qu'ils risquent de perdre* ».

34 ans après ta première visite à l'Élysée, tu y retournes, avec Nicolas Postel et Dominique Méda, cette fois en tant que président de l'Afep. A chaque rencontre dans ces instances du politique, tu n'as de cesse de rappeler *La Misère du scientisme en économie...* Mais en ce mois de janvier 2017, 34 ans après donc, Hollande a pris la place de Mitterrand. Même lieu. Autre époque.

Ces années de présidence Afep te laissent un peu de disponibilité que tu occupes à rédiger *l'Empire de la valeur* publié en 2011. C'est un grand moment pour toi, pour nous, pour tes lecteurs. Il est publié en anglais aux éditions du MIT, et te confère plusieurs prix : celui de l'Afse qui t'est remis aux Jeco, un peu à la dérobé. Le « prix du jury » du prix Turgot, un prix de l'Académie... et le prix Ricœur qui a cette particularité de n'avoir été remis qu'une seule et unique fois...

En visant à dépasser les deux problématiques de monnaie et finance qui t'ont tant occupé et qui ont tant enrichi la théorie de la Régulation, en t'en « *extrayant par le haut* », en les « *subsumant* », tu proposes dans cette œuvre majeure une réflexion générale sur la nature sociale de la valeur, qui ouvre un nouvel agenda de recherches essentielles.

Cher André, cher Président d'honneur de l'Afep, et ce qui va suivre n'est ni une figure de style, ni poussé par une quelconque force conventionnelle, ni par aucun pouvoir symbolique fort : tu es un grand monsieur !

Pour ce que tu incarnes, pour ton intelligence, pour ton humilité, pour la force de tes idées, pour ta rigueur et précision, pour le pouvoir fédératif et unificateur dont tu as témoigné pendant toutes ces années, et pour les combats que tu continueras, je l'espère, à mener à nos côtés, tu mérites bien plus que cette Légion, à qui c'est toi qui fais, sans l'ombre d'un doute, grand honneur !

Florence Jany-Catrice